La mort de l'altérité ou le déclin de l'illusion interculturelle

Une utopie devenue obstacle

Marc DEBONO(1), Véronique CASTELLOTTI(2)

(1) Université de Tours,
(2) Université de Tours

Résumé : En 1995, R. Galisson développe une utopie séduisante, selon laquelle la démarche interculturelle (DI) pourrait constituer l'avenir de l'approche communicative (AC), en la rendant moins strictement fonctionnelle et en lui apportant des dimensions plus humanistes. Nous proposons dans cette contribution de revenir sur les relations entre AC et DI, en interrogeant dans quelle mesure ce rapprochement, qui s'est selon nous confirmé et accentué, construit une conception de l'interculturel qui se contente de servir des objectifs communicativo-actionnels et ne pense plus la question de l'altérité, voire se développe contre elle. En se cantonnant aux dimensions pragmatiques d'efficacité et de gestion, qui restent en outre le plus souvent très superficielles, le primat de l'efficacité communicative conduit à vider l'interculturel de ses enjeux, en réduisant l'altérité à ses manifestations de surface ou à ses conséquences managériales. Prendre au sérieux l'altérité, à l'inverse, c'est la penser comme constitutive de la relation. Nous exposons en conséquence les bases d'une *autre* orientation se fondant sur le conflit herméneutique, qui prend la diversité au sérieux en s'appuyant sur une diversité d'interprétations du monde et sur leur confrontation. On peut ainsi esquisser une conception de la didactique des langues où l'enjeu est la rencontre des autres, avec leur expérience, et non la « gestion efficace » de la diversité que promeut le management interculturel, qui selon nous imprègne la didactique actuelle.

Mots-clés : Interculturel, altérité, conflit herméneutique, français langue étrangère, management, didactique des langues, réflexivité, appropriation.

1 Introduction

Avec ce titre en forme de palimpseste (F. Debyser, « La mort du manuel et le déclin de l'illusion méthodologique », 1974), nous entendons revenir sur ce qu'a été l'utopie interculturelle en didactique des langues (DDL désormais), pour montrer en quoi cette notion d'*interculturel* nous semble aujourd'hui faire obstacle à une conception pleine de *l'altérité*, terme que nous privilégions donc. Si nous parlons de « mort de

l'altérité » en DDL, c'est en considérant ce terme dans une conception exigeante, qui refuse tout contrôle ou « management » (*cf.* infra) de celle-ci, pour laisser une place entière à l'autre-en-culture. Ce qui meurt ou disparaît de l'entreprise didactique est une altérité ontologique, liée à « l'être » et non au « faire », dont le caractère en partie insaisissable est préservé comme une nécessité. Contrôler ou chercher à contrôler l'altérité au nom de l'efficacité communicative nous semble donc, par là-même, œuvrer à l'encontre de cette nécessaire préservation : une part de la didactique de l'interculturel, dont l'utopie initiale a été modifiée peu à peu pour n'en retenir que les aspects les plus problématiques (l'évocation de ce processus historique s'appuiera sur un article de R. Galisson qui servira de fil rouge pour en éclairer les enjeux), nous semble aujourd'hui prise dans une logique managériale, d'origine cybernétique, qui propose une manière de comprendre l'autre inscrite dans une perspective contrôlante que nous récusons. Le problème de cette optique n'est pas pour nous l'objectif d'efficacité communicative (il n'y a aucune raison d'être opposé à cet objectif, légitime) mais son primat, quand il écrase toute autre visée, et finalement vide la didactique de l'interculturel de son principal enjeu : la prise au sérieux de l'altérité, d'un autre fondamentalement insaisissable.

2 Les espoirs (mesurés) de Robert Galisson

En 1995, dans le numéro 100 des *Études de linguistique appliquée* consacré à un retour réflexif sur l'approche communicative ayant « occupé » les deux décennies précédentes, R. Galisson publie un article s'interrogeant sur le compagnonnage entre démarche interculturelle (DI) et approche communicative (AC). Il y développe une utopie séduisante, selon laquelle la DI pourrait constituer, en quelque sorte, l'avenir de l'AC, en la rendant moins strictement fonctionnelle (*cf.* sur ce point Besse, 1980) et en lui apportant des dimensions plus humanistes ; ce qu'il argumente notamment en soulignant les apports de la dimension « inter », et le fait qu'elle permet de mettre en lumière la « valeur » constitutive de toute société :

> « [...] dans le long terme cependant, on peut penser que le vent de l'histoire soufflera en faveur de la DI. En effet, si la communication est au cœur de nos sociétés (de consommation) elle est sans doute trop mercantile aujourd'hui pour les satisfaire encore demain. La culture, au contraire, est la valeur-étalon, inscrite dans la durée et constitutive de toute société. [...] elle est capable d'accoucher du meilleur (le chaleureux sentiment d'appartenance communautaire) comme du pire (le nationalisme, l'épuration ethnique). Avec elle, la DI possède une carte maîtresse pour l'avenir, à condition d'en faire un usage satisfaisant. » (Galisson, 1995 : 85)

À travers ce propos, R. Galisson émet déjà un doute sur la capacité de réaliser ce programme et met aussi l'accent sur les risques de l'entreprise, liés en particulier à l'aspect secondaire, superficiel et tactique de l'association, en se plaçant du point de vue de l'AC : « Son objectif [de l'AC] n'est pas la culture en soi, mais la communication. Ce qui m'amène à soutenir que *l'AC pratique la culture par ricochet*, ou

Published in : BRETEGNIER, Aude ; DELORME, Vera ; NICOLAS, Laura (dir.), *"L'interculturel" dans l'enseignement supérieur. Conceptions, démarches et dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004031, doi : 10.17184/eac.9782813004031

par nécessité objective, laissant à la DI le soin de faire davantage » (*ibid.* : 85-86 ; les italiques sont de notre fait).

Il y dénonce même, quelques paragraphes plus loin, « une réduction abusive de la culture » (*ibid.* : 87). Cet espoir de voir l'interculturel « humaniser » ou « défonctionnaliser » l'approche communicative, voire la « dépragmatiser » (Debono, 2013 ; Castellotti, 2017), s'avère donc pour lui en grande partie vain, dans la mesure où il envisageait déjà le fait que c'était la DI elle-même qui s'inféodait à cette approche fonctionnelle : « Paradoxalement, ce ne sont pas les communicativistes qui annexent la culture mais les interculturalistes qui la leur livrent asservie » (Galisson, 1995 : 87). Ce souhait d'humanisation lui apparaît donc déjà comme une utopie. Rétrospectivement, on peut observer que l'interculturel est devenu en quelque sorte le supplément d'âme d'une AC ou, plus globalement, d'une approche communicativo-actionnelle[1] qui est caractérisée par le primat d'un « faire » centré sur le présent et se réalisant à travers des comportements observables :

> « L'approche communicative a aidé les acteurs du domaine à mieux faire la différence entre culture livresque ou savante (avec la pensée) et culture comportementale ou quotidienne (avec le corps), et à privilégier la seconde, quand l'objectif est d'accéder à la communication ordinaire, dans les situations de la vie courante. » (De Carlo, 1998 : 33)

Ce que nous proposons d'interroger dans la suite de ce texte, à travers quelques exemples plus récents prélevés notamment dans des contextes universitaires (voire, dans certains cas, plus généraux), c'est la manière dont ce mouvement, qui s'est selon nous confirmé et accentué, construit une conception de l'interculturel qui se borne précisément à servir des objectifs communicativo-actionnels et ne *pense* plus la question centrale aux origines même de la notion d'interculturel, à savoir celle de l'altérité – voire, parfois, se développe contre elle. Nous employons ici « interculturel », comme R. Galisson, au sens large du terme, comme un hyperonyme renvoyant à tout ce qui relève des relations entre des personnes ou des groupes se considérant mutuellement comme « autres » ou « différents », sans entrer ici dans certaines nuances développées dans le champ.

3 Un obstacle à une pensée altéritaire : quelques exemples

Le premier exemple est celui d'une affichette présentant une « semaine de l'interculturalité » organisée par un département universitaire en France en 2018. On y propose aux participants des ateliers de danse (indienne, tahitienne…), un atelier de calligraphie chinoise, des concerts et dégustations gastronomiques ou encore des conférences sur la communication interculturelle supposées apporter des connaissances sur les « bonnes » manières de se comporter dans d'autres sociétés. Cela n'est pas sans rappeler certaines activités présentes dans des manuels de FLE, censées favoriser la

[1] Nous englobons ici, dans la même orientation didact(olog)ique, approche communicative et perspective actionnelle qui, de notre point de vue, se fondent sur les mêmes présupposés épistémologiques (Castellotti, 2017).

Published in : BRETEGNIER, Aude ; DELORME, Vera ; NICOLAS, Laura (dir.), *"L'interculturel" dans l'enseignement supérieur. Conceptions, démarches et dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004031, doi : 10.17184/eac.9782813004031

compréhension des autres, sous des aspects très superficiels et strictement interactionnels (nombre de bises à prodiguer, « impairs » à ne pas commettre, etc.). Cela dénote, de notre point de vue, une conception particulièrement anecdotique de l'altérité.

Le deuxième exemple est fourni par un ouvrage destiné aux enseignants (Robert *et al.*, 2011), qui leur enjoint de respecter les « dix commandements » renvoyant là encore aux « bonnes pratiques » :

> « Tu considéreras l'apprenant comme un citoyen en devenir, soucieux de s'intégrer dans la société où la langue étrangère est pratiquée ; […]
>
> Tu auras une *vision positive* de l'apprenant en utilisant ses erreurs comme moteur de l'apprentissage et en évitant de parler de fautes ; […]
>
> Tu auras une vision globale de l'enseignement des langues vivantes, dans lequel s'inscrit celui du FLE et tu privilégieras le pluriculturalisme pour forger le citoyen de demain, un démocrate polyglotte, épris de liberté, tolérant, respectueux de toutes les coutumes et toutes les religions. » (Robert, Rosen & Reinhardt, 2011 ; les italiques sont de notre fait)

C'est ici un discours doxique, quasi religieux qui se développe sur l'Autre qu'on place sur un piédestal, dont il faut toujours avoir une vision positive, bienveillante, respectueuse et empathique, ce qui, en soi, permettrait de le comprendre. Une telle conception de l'altérité, vidée des aspérités que peut provoquer toute rencontre, renvoie à l'« insoutenable innocence de l'interculturel » analysée par C. Giordano (2008).

C'est une conception fonctionnelle et instrumentale de l'altérité qui caractérise notre troisième exemple, prélevé dans le *Volume complémentaire* du CECRL (Conseil de l'Europe, 2018), en privilégiant UNE culture « cible » et en prétendant *mesurer* des compétences en matière d'interculturel. Pour ce faire, on propose et documente des descripteurs afin d'évaluer le niveau (avec une gradation de A1 à C2) supposé être atteint pour la catégorie « médiation ». On fixe comme objectif, notamment, d'anticiper et d'éviter les conflits en favorisant la médiation, qui se définirait par le fait « de réduire la distance […] et d'aboutir à une forme de consensus par compromis » (Coste & Cavalli, 2015 : 30). Cette approche, outre qu'elle est centrée sur un « faire » nécessairement observable, tend, en sur-valorisant le consensus, à faire disparaître l'altérité, nécessairement conflictuelle (*cf.* par exemple les contributions dans Nicolas, L., Ravat, J. et Wagener, A., éds, 2020).

Enfin, on voit de plus en plus se développer une conception managériale de l'altérité, sur laquelle il est nécessaire de revenir de façon plus approfondie.

4 Une pensée technique/calculante de l'altérité, trouvant son apogée dans le management interculturel

De manière abrupte et volontairement polémique, on peut (se) poser cette question : *comment la DDL se fait-elle managériale quand elle singe le discours du management interculturel ?* Pour ne pas en rester à une critique un peu vaine de déploration de la logique managériale appliquée au champ de l'interculturel, nous choisissons ici de

Published in : BRETEGNIER, Aude ; DELORME, Vera ; NICOLAS, Laura (dir.), *"L'interculturel" dans l'enseignement supérieur. Conceptions, démarches et dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004031, doi : 10.17184/eac.9782813004031

remonter d'un cran, en posant une question à l'apparence de l'évidence : qu'est-ce que le management ? Question qui permet de réfléchir aux racines profondes (historiques et épistémologiques) d'une logique aujourd'hui « impériale » (pour reprendre l'expression de P. Legendre, 2007), logique toute-puissante et qui – semble-t-il – peut également toucher des secteurs qui lui sont *a priori* assez étrangers, comme les SHS, et en leur sein, celles qui traitent de la diversité linguistique et culturelle.

Notons qu'une réflexion sur la marchandisation des langues et des cultures – et même plus précisément sur l'influence managériale dans la gestion de la diversité linguistique et culturelle – a certes déjà été menée : probablement encore insuffisamment en DDL (même si certains travaux y font référence : Anderson, 2015 ; Prieur, 2017 notamment), mais davantage dans la discipline « sœur » qu'est la sociolinguistique : mentionnons, entre autres, les travaux d'A. Duchêne (sur les liens entre « *marketing, management and performance* » et la « commodification » du multilinguisme dans les entreprises : 2009), ceux rassemblés par A. Duchêne et M. Heller (sur les langues dans le capitalisme tardif – *Language in Late Capitalism, 2012*), ou plus récemment ceux d'A. Del Percio (sur le management interculturel appliqué à la gestion migratoire en Italie : 2016). Tout ce travail de la sociolinguistique dite « critique » est sans aucun doute nécessaire, et aujourd'hui bien connu, notamment des didacticiens des langues, compagnons de route des sociolinguistes. Néanmoins, force est de constater un point aveugle de cette entreprise critique : il n'y a pas – à notre connaissance en tout cas – de *discussion conceptuelle autour* de la notion même de « management », c'est-à-dire pas de réflexion sur les origines de la dynamique managériale (des langues, des cultures en l'occurrence). Il s'agit davantage de critiques (nécessaires) des *effets du management*[2] *:* effets sur la marchandisation des langues/cultures et le profit que peuvent en tirer des grandes entreprises (Duchêne & Heller) ; effets sur la « gestion » des flux migratoires (Del Percio).

Avec cette critique des *effets*, une partie de la cible est atteinte… mais une autre est manquée. Aussi, est-il sans doute heuristique de faire un pas de côté (ou en arrière) pour interroger ce qui est *définitoire* de la logique managériale, et ce que cela comporte de problématique pour un enseignement interculturel des langues-cultures.

4.1 Qu'est-ce que le management ?

Dans son ouvrage *Heidegger et la question du Management* (2015), le philosophe B. Rappin défend l'idée que les racines historiques et théoriques du management seraient à chercher du côté de la théorie cybernétique, qui émerge dans les années 1950 aux É.U. avec les travaux de N. Wiener, notamment dans son ouvrage fondateur *Cybernétique et société (1948, trad. fr. 1952)*, sous-titré : « L'usage humain des êtres humains », ouvrage qui aura aussi une considérable influence sur l'ensemble des SHS (l'anthropologie de Bateson, puis dans sa lignée l'école de Palo Alto, la psychanalyse de Lacan, la linguistique de Jakobson, etc.). Résumer en quelques mots ce paradigme émergent dans l'Amérique d'après-guerre n'est pas chose aisée : selon C. Lafontaine (2004), il ne s'agit de rien de moins que d'une « science du contrôle et de la communication », constituée pour servir un « projet d'unification des connaissances

[2]Il est à cet égard significatif que dans l'index notionnel de l'ouvrage de Heller et Duchêne (2012), la seule entrée pour « management » soit « *managerial methods : effects of* ».

Published in : BRETEGNIER, Aude ; DELORME, Vera ; NICOLAS, Laura (dir.), *"L'interculturel" dans l'enseignement supérieur. Conceptions, démarches et dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004031, doi : 10.17184/eac.9782813004031

autour de quelques concepts-clés : entropie, information, rétroaction » qui constitue la véritable « matrice de la technoscience » (2004 : 22 et 27). Cette « science » englobante positionne l'homme dans une extériorité ontologique totale : « Être vivant, c'est participer à un courant continu d'influences venant du monde extérieur » affirme N. Wiener dans son *magnum opus* (1952 : 173), idée promise à un succès certain en SDL, en particulier à travers la notion d'interaction empruntée à Goffman et à l'école de Palo Alto, important foyer du cybernétisme.

Or, chez Heidegger (1965), la définition de la cybernétique (contre laquelle il s'élève très tôt, en engageant un dialogue – à distance – contradictoire avec Wiener) rappelle fortement celle de la théorie du management : « Cette science correspond à la détermination de l'homme comme être dont l'essence est l'activité en milieu social. Elle est en effet la théorie qui a pour objet la prise en main de la planification possible et l'organisation du travail humain » (Heidegger, 1990 [1965] : 285). S'inscrivant dans cette lignée critique, l'historien/juriste/psychanalyste Pierre Legendre – dans son ouvrage *Dominium Mundi. L'empire du management* (voir également l'excellent documentaire éponyme réalisé en 2007 pour Arte par Gérald Caillat) – définit le management comme la gestion scientifique et technique au service d'un seul but : l'efficacité. « Le management recherche l'évangile de l'efficacité », écrit-il ; « c'est le temps où triomphent le management, la gestion universelle, scientifique et technique. […] L'efficacité est l'emblème des relations de jungle dans une "reféodalisation" planétaire » (Legendre, 2007 : 17).

En DDL, cette notion d'efficacité se retrouve à travers l'apport décisif à l'approche communicative/au fonctionnalisme que constitue la théorie des actes de langage : *l'efficacité communicative se trouve* durablement *posée* comme une évidence impensée mais néanmoins centrale, et l'évaluation de la communication – notamment interculturelle – ne se fait désormais plus qu'à l'aune de celle-ci.

Si l'on peut parler de conception managériale de la communication interculturelle (et de sa didactique), sans se cantonner à un facile anathème politique « anti-management » (Debono, 2019), c'est que les choses se jouent sur un plan plus profond, en lien avec une puissante épistémologie qui s'impose et se diffuse au lendemain de la Seconde Guerre mondiale (Lafontaine, 2004) : *l'objectif d'efficacité organisationnelle*, posé par cette théorie totalisante qu'est la cybernétique, a des implications importantes sur la conception du langage, et plus largement sur la manière d'appréhender le monde : « La cybernétique *transforme le langage en moyen d'échange de messages*, et avec lui, les arts en instruments eux-mêmes *actionnés à des fins d'information* », écrit Heidegger (*op. cit.* : 285 ; nous soulignons).

Comment ne pas voir des échos didactiques très actuels à cette critique de la transformation (de la conception) du langage et de la culture sous l'influence de la cybernétique/du management ? À partir de ce « pas en arrière » théorique, venons-en progressivement à la question didactique qui nous occupe plus centralement, avec une nouvelle question-étape : *qu'est-ce que le management interculturel ?*

Published in : BRETEGNIER, Aude ; DELORME, Vera ; NICOLAS, Laura (dir.), *"L'interculturel" dans l'enseignement supérieur. Conceptions, démarches et dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004031, doi : 10.17184/eac.9782813004031

4.2 Qu'est-ce que le management interculturel ?

On pourrait le définir comme l'application au domaine des relations humaines altéritaires de cette logique gestionnaire techno-scientifique (d'origine cybernétique donc), dans un but de performance et d'efficacité (économique, en l'occurrence). On ne trouve aucune ambiguïté quant à la nature de ces objectifs dans le « Que sais-je ? » que Sylvie Chevrier (2003) consacre à cette notion (les italiques sont de notre fait) :

> « Depuis la fin des années 1990, le management interculturel tend à être englobé dans la *gestion de la diversité* qui élargit le champ des différences prises en compte : différences de genre, de génération, d'orientation sexuelle, d'aptitude physique, etc. […] Si les "malentendus" *s'avèrent parfois bénins, ils menacent souvent la performance des entreprises concernées* et conduisent dans les cas les plus graves à l'échec de projets pourtant prometteurs. Nombre d'entreprises constatent donc les limites d'une politique qui ignore les différences ou tente de les gommer par l'imposition d'un modèle dominant réputé à vocation universelle. La *compétitivité* recherchée exige non seulement de judicieux choix stratégiques, *mais aussi la réussite de la coopération interculturelle et l'adaptation* locale d'outils de gestion nécessaires à leur mise en œuvre » (Chevrier, 2003 : 4-6).
>
> « Le champ du management interculturel [est *le] fruit de la volonté d'améliorer l'efficacité économique* des entreprises multiculturelles et de l'exigence éthique du respect des différences » (*ibid.* : 6-7).

On ne saurait être plus clair : l'efficacité économique est ce qui détermine la gestion managériale de la diversité (linguistique et culturelle, entre autres) et « l'exigence éthique » vient – comme souvent – s'ajouter comme un « supplément d'âme » à cette exigence première et impérieuse. C'est sur cette base idéologique que fleurissent les manuels de « management interculturel » (l'offre éditoriale est pléthorique), proposant des solutions *efficaces* face à la diversité : « Comment négocier efficacement avec vos prospects/partenaires chinois ? Tout d'abord en découvrant en amont les fondements culturels de la Chine » (Meynardi, 2010).

4.3 Management interculturel et DDL

Après ce nécessaire détour, une question épineuse se pose : en quoi retrouve-t-on cette logique (recherche d'efficacité par le contrôle dans la gestion de la diversité) dans la conception actuelle de l'interculturel en DDL ? Trois exemples concrets, se situant sur différents plans et dans différents environnements, nous semblent pouvoir illustrer ce que nous considérons comme une tendance de fond.

Un exemple en contexte universitaire tout d'abord : dans le *Guide d'adaptation interculturelle destiné aux étudiantes et étudiants de l'Université de Moncton* (Violette & Deschênes, 2012), on retrouve de manière très marquée tout le champ lexical de l'« efficacité » et de l'« adaptation » ; l'objectif affiché étant de « rendre plus *efficaces* [les étudiants] dans [leurs] relations avec des gens d'autres cultures » (*ibid.* : 17), de

Published in : BRETEGNIER, Aude ; DELORME, Vera ; NICOLAS, Laura (dir.), *"L'interculturel" dans l'enseignement supérieur. Conceptions, démarches et dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004031, doi : 10.17184/eac.9782813004031

« développer une communication efficace » (*ibid.* : 3) et de « *s'adapter*[3] » aux « habitudes et normes culturelles du milieu d'accueil » (*ibid.* : 13) ; sans les juger, bien sûr, l'objectif étant le consensus (les italiques sont de notre fait).

S'adapter à un nouvel environnement linguistico-culturel pour mettre en œuvre une communication performante et efficace, en vue d'une action en commun : on retrouve cette idée dans la théorisation didactique proposée par C. Puren avec la notion de *co-culturel*. Le « *co*-culturel » est constitué des « valeurs communes qui vont se créer par et pour l'action commune, comme c'est le cas pour telle ou telle "culture d'entreprise" » (Puren, 2005 : 498). L'objectif est assez clair, et le parallèle avec le monde de l'entreprise très net. Notons que ce n'est pas cette seule référence à la gestion entrepreneuriale qui est problématique : dans l'introduction de leur ouvrage de 2019, Maurer et Puren argumentent à cet égard que le simple fait qu'une notion/concept – comme celle de « compétence » – vienne du monde de l'entreprise n'est pas un problème en soi[4]. Ce qui pose véritablement question est bien plutôt *le primat de l'efficacité gestionnaire*, que Puren pose comme impératif dans un article défendant l'idée d'une nécessaire prise en compte par la DDL de la « rupture entre le paradigme de l'information-communication et celui de l'information-action » :

> « On comprend pourquoi cette rupture paradigmatique (même encore non consciente) s'est produite d'abord dans une certification telle que le DCL [Diplôme de Compétence en Langue], conçue pour les langues étrangères utilisées dans les entreprises, dans lesquelles, l'informatisation aidant, l'inflation de la communication s'est très vite heurtée aux *exigences d'une pertinence et d'une efficacité maximales au service de l'activité productive. Il est significatif par exemple que l'expression de "communication interculturelle", encore à la mode il y a quelques années dans les articles et ouvrages des formateurs en entreprise, y ait cédé maintenant la place à celle de "management interculturel" (Intercultural Management*, sur le modèle de *Knowledge Management)*, et pour les mêmes raisons : la préoccupation pour les seules activités de communication dans le cadre des contacts interpersonnels au sein des équipes multiculturelles s'est désormais élargie à toutes les activités que recouvre le concept anglo-saxon de management, c'est-à-dire aux activités d'organisation, de direction et de gestion de l'activité globale de l'entreprise. » (Puren, 2009 : 11 ; nous soulignons)

[3] « Savoir s'adapter aux conditions et aux défis que présente votre nouveau milieu de vie implique tout d'abord une bonne connaissance de la culture d'accueil » (*ibid.* : 26).

[4] « Se limiter à déconsidérer globalement un concept au seul prétexte de son origine et/ou d'un usage donné dans un domaine déterminé relève de la pensée unique, ou de l'hémiplégie cognitive, et trahit chez ces détracteurs une approche idéologique aussi intellectuellement réductrice que celle qu'ils dénoncent chez leurs adversaires » (Maurer & Puren, 2019 : 4). Nous essayons précisément ici de montrer en quoi le management interculturel appliqué à la DDL est problématique de par ses fondements épistémologiques mêmes, et non du simple fait que ce courant viendrait du monde de l'entreprise (*cf.* supra). Aussi nous espérons ne pas être trop vite classés dans la charmante (et quelque peu surplombante) catégorie des « hémiplégiques cognitifs ».

Published in : BRETEGNIER, Aude ; DELORME, Vera ; NICOLAS, Laura (dir.), *"L'interculturel" dans l'enseignement supérieur. Conceptions, démarches et dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004031, doi : 10.17184/eac.9782813004031

Le management (interculturel, et plus largement) constituerait donc un modèle à suivre, au nom de l'impératif d'*efficacité* : « L'efficacité actionnelle *demande* […] » (*ibid.* : 22 ; nous soulignons[5]).

Enfin, dans le cadrage institutionnel que constitue l'amplification du CECRL et la description de la compétence de médiation, on retrouve également ce primat de l'efficacité communicative (que Puren oppose donc à « l'efficacité actionnelle » qu'il promeut), puisqu'il s'agit de viser le « meilleur résultat dans leur façon de communiquer », objectif posé comme essentiel « spécialement lorsqu'il s'agit d'un élément interculturel » (Conseil de l'Europe, 2018 : 128).

Ces différents exemples de discours, dans différents contextes (un « guide pratique » d'accueil d'étudiants étrangers dans une université, une théorisation didactique, un cadrage institutionnel avec la médiation dans le CECRL), montrent que cette logique de recherche *d'efficacité* dans la *gestion* de la diversité peut aisément se déceler dans la conception actuellement majoritaire de l'interculturel en DDL. Le développement d'une approche managériale (au sens précis développé ci-dessus) de l'interculturel en DDL contribue fortement à faire « dériver » l'utopie interculturelle des débuts, dérive plus ou moins invisible, latente (qui n'est pas perçue ni explicitée comme telle la plupart du temps bien entendu)… mais néanmoins très marquée : sa poursuite par une amplification récente du CECRL – type de document institutionnel dont l'histoire contemporaine de la DDL nous a montré toute l'ampleur de l'influence – montre que cela est loin d'être anecdotique. Et face à ce « rouleau compresseur », peu nombreux sont ceux qui contestent aujourd'hui un interculturel inféodé aux idées d'« efficacité » pour l'« action en commun » dans l'E/A des langues.

5 Une dérive de l'utopie... ou un nouvel accord sur les objectifs de l'interculturel ?

Finalement, une question se pose : ce que nous appelons ici « dérive » (en référence à l'utopie interculturelle initiale – de R. Galisson par exemple), n'est-ce pas plutôt le signe d'un consensus qui s'installe silencieusement en DDL ? Un consensus autour des impératifs d'« efficacité » communicativo-actionnelle et de « gestion » de la diversité culturelle, comme autant d'objectifs premiers et partagés ? Si les voix qui s'élèvent contre cette dérive de l'utopie sont si peu nombreuses, ne serait-ce pas le signe d'un accord aujourd'hui partagé sur la nature des objectifs de l'interculturel ? Si l'interculturel résiste aux quelques critiques évoquées ici (Giordano, Demorgon, Anderson, Prieur, etc.), c'est peut-être que la « rencontre altéritaire » et la « pensée du divers » ne sont pas les objectifs premiers de cette perspective didactique pragmatisée ? Si l'interculturel est prioritairement pensé (par des acteurs – enseignants, apprenants, commanditaires, politiques, etc. –) comme une voie permettant à deux personnes

[5] Ou encore : « *L'efficacité de l'action demande* que ces problèmes et enjeux soient explicités et débattus par les acteurs sociaux, jusqu'à en assumer les risques de confrontation et même de rupture : ce sont précisément les compétences nécessaires à ces activités d'explicitation, de débat (confrontation d'idées) et de *gestion* de ce que l'on appelait autrefois la "dynamique de groupe" (confrontation de personnes et de groupes) qui sont les compétences "de haut niveau" attendues d'un acteur social » (Puren, 2009 : 22 ; cité dans Puren, 2015 : 6 ; nous soulignons).

Published in : BRETEGNIER, Aude ; DELORME, Vera ; NICOLAS, Laura (dir.), *"L'interculturel" dans l'enseignement supérieur. Conceptions, démarches et dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004031, doi : 10.17184/eac.9782813004031

d'agir efficacement ensemble, c'est-à-dire comme – littéralement – du « management interculturel », à quoi bon ces critiques ?

Aussi, la réflexion sur les racines du problème peut-elle être reformulée de manière encore plus simple : pense-t-on que l'interculturel doit être *avant tout* un « outil utile » à l'efficacité de la communication/interaction/collaboration/action commune ? Si la réponse est « oui » (et cet avis nous semble assez largement partagé dans la communauté du FLE), le paradigme socio-pragmatique d'origine cybernétique dans lequel la didactique de l'interculturel s'inscrit est *tout à fait* approprié, adéquat. Si la réponse est « non », il est pertinent de refonder l'interculturel sur d'autres bases épistémologiques.

Certes, l'efficacité communicative (voire actionnelle) est un objectif important et appréciable dans une dynamique d'apprentissage des langues. Mais c'est son primat, très rarement argumenté et le plus souvent imposé comme une doxa, qui est problématique. Les dimensions pragmatiques d'efficacité et de gestion, qui portent en outre le plus souvent sur des aspects superficiels, contribuent à réduire l'altérité à ses manifestations de surface, matérielles et visibles, ce qui conduit à en minimiser l'importance et à vider l'interculturel de ses enjeux. En accréditant l'idée qu'avec un peu d'empathie il est facile de « s'ouvrir aux autres » ou de « se mettre à leur place » on supprime, en quelque sorte, leur qualité d'« autre », précisément. Prendre au sérieux l'altérité, à l'inverse, c'est conserver sa part irréductible (en n'en restant pas à des formules incantatoires sur l'opacité constitutive de l'autre) qui fait qu'une altérité n'est jamais totalement compréhensible, c'est la penser comme constitutive de la relation qu'on pourrait alors nommer non plus inter- mais alterculturelle.

6 Vers une orientation *alter*culturelle

Nous voudrions, dans une dernière partie, imaginer les ébauches d'une autre orientation, altéritaire, en ce qu'elle place l'altérité au cœur d'une relation qui a du sens pour chacun des protagonistes. Pour cela, il ne suffit pas de se limiter aux critiques récurrentes qui se sont développées, depuis quelques années, vis-à-vis de la notion d'interculturel. Celles-ci portent principalement sur l'essentialisation des cultures (Dervin, 2012), le déterminisme (Demorgon, 2005) ou encore l'interculturel « de bonne volonté », « angéliste » (Giordano, 2008).

Ces critiques, certes nécessaires, portent en effet principalement sur les effets de ces conceptions de l'interculturel, mais n'interrogent pas leurs bases, leurs racines épistémologiques. Elles ne suffisent pas, alors, à redonner une place centrale, sur le fond, à une altérité forte, exigeante, fondée sur la diversité humaine constitutive. On pourrait même se demander dans quelle mesure certains excès de la critique anti-culturaliste (Dervin, 2012) ne tendent pas à gommer l'histoire, dont relèvent les traditions dont nous sommes toutes et tous empreints, et qui colorent aussi nos manières « culturelles » d'être : l'altérité est donc indissociable de l'histoire. En valorisant un présentisme « hypermobile » et « fluide » où les « cultures » se diluent, ne minorise-t-on pas, en partie au moins, l'altérité qui s'ancre aussi dans ces histoires ?

Published in : BRETEGNIER, Aude ; DELORME, Vera ; NICOLAS, Laura (dir.), *"L'interculturel" dans l'enseignement supérieur. Conceptions, démarches et dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004031, doi : 10.17184/eac.9782813004031

L'*autre* orientation que nous tentons d'imaginer puise aux racines d'une diversité linguistique et culturelle constitutive et historicisée, dans laquelle toute relation (au sens fort du terme) est fondée sur le conflit herméneutique, qui contribue à rendre visible et à mettre en évidence une diversité d'interprétations du monde. Cela permet d'esquisser une conception de la DDL où l'enjeu n'est pas la « gestion efficace » de la diversité, telle que la promeut le management interculturel, mais la rencontre des autres, en langue et en culture. Cette rencontre ne se borne pas aux contacts matérialisés par d'éventuels malentendus anecdotiques (voir ci-dessus). Il s'agit d'une rencontre exigeante qui, de ce fait, ne peut que trans-former les personnes qui s'y engagent :

> « Que serait une rencontre, si elle ne faisait chanceler nos certitudes, nos habitudes, si elle ne détruisait toute possibilité d'être habitué à quoi que ce soit en nous faisant douter de tout, y compris et d'abord de notre propre capacité à accueillir celui ou celle dont le destin n'a pas seulement croisé, mais altéré et bouleversé le nôtre ? » (Romano, 1999 : 232)

Une telle conception de la rencontre ne peut se dissoudre dans une forme de relation qui se limiterait à une association de capacités composant une « compétence interculturelle » telle qu'elle peut être définie sur le même plan que la compétence de communication :

> « Ce recadrage de la portée opératoire du concept nécessite deux choses : d'une part, identifier les principales modalités d'un processus de rencontre de l'altérité et, d'autre part, identifier les composantes *d'une compétence interculturelle de relation, c'est-à-dire une compétence à anticiper, analyser, comprendre, réguler, exploiter consciemment, autant que possible, les effets de l'altérité dans les interactions sociales.* » (Blanchet & Coste, 2010 : 11 ; nous soulignons)

On est toujours, ici, dans une orientation qui se centre uniquement sur les signes visibles et préhensibles de l'altérité, dans une logique calculante (voir ci-dessus) et qui vise à en mesurer les effets (supposés anticipables, analysables, compréhensibles, régulables, exploitables). Dans notre perspective, la communication est loin d'épuiser la relation, qui se développe de façon profondément qualitative (au sens étymologique de qualité comme « manière d'être »).

Ce choix conduit à développer des formes de *réflexivité altérante* qui, à l'inverse des activités promues dans les approches interculturelles anecdotiques ou doxiques, mettant en exergue l'étrangeté des autres (*cf.* exemples supra), impose de questionner et d'éprouver sa propre capacité à entrer en relation avec eux. Dans cette approche, les autres ne sont pas « décodables » ni « gérables », ils demeurent même, le plus souvent, en partie incompréhensibles, ce qui conduit à approfondir les possibilités et les conditions de la rencontre. L'imprédictibilité et l'opacité deviennent en effet des dimensions posées comme indépassables, altérantes et en cela positives puisqu'elles poussent ainsi

Published in : BRETEGNIER, Aude ; DELORME, Vera ; NICOLAS, Laura (dir.), *"L'interculturel" dans l'enseignement supérieur. Conceptions, démarches et dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004031, doi : 10.17184/eac.9782813004031

à travailler la compréhension. C'est par ce mouvement que la rencontre devient *altéritaire*, dans la mesure où on s'y engage avec des *expériences* du monde constitutivement diverses. Cette conception de la relation est fondée sur la permanence d'un conflit des interprétations (Ricœur, 1969) et non pas sur « la recherche d'une bienveillance ou au moins d'une compassion comme principe majeur des relations humaines » (Blanchet & Coste, *op. cit.* : 12) ; c'est à ce prix qu'on peut revendiquer, de notre point de vue, « le respect de la dignité des personnes » (*ibid.*).

Comme nous l'avons esquissé dans d'autres travaux, certains choix didactiques se prêtent mieux que d'autres à développer une telle orientation, valorisant ces expériences, au sens de « présence perceptive du monde » (Merleau-Ponty, 1964 : 48). C'est le cas notamment de la dimension littéraire, à condition toutefois de ne pas la réduire à ses aspects patrimoniaux traditionnels ni à ses oripeaux plus récents, caractérisés par une approche communicativo-actionnelle qui confine à l'utilitarisme (Castellotti & Debono, 2018). C'est le cas aussi de la traduction, convoquée dans une perspective « méthodique[6] », c'est-à-dire non pas pour obtenir une traduction-résultat mais dans un approfondissement d'une « traduction processus » mettant en regard la diversité des mondes, comme « épreuve de l'étranger » (Berman, 1984) afin de mieux réfléchir sur le « scandale de la non-conformité des langues » (Martin, 1982 : 368) et sur les liens complexes entre dimensions linguistiques et culturelles (Castellotti, 2020).

Enfin, la formation des enseignants offre un terrain particulièrement favorable au développement et à la mise en œuvre de cette orientation. En fondant cette formation sur l'altéro-réflexivité (Robillard, 2008), on peut en faire le lieu par excellence de la trans-formation des usages didactiques, dans une perspective alterculturelle.

Bibliographie

Anderson, Patrick (2015), *Une langue à venir*, Paris, L'Harmattan.

Berman, Antoine (1984), *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».

Besse, Henri (1980), « La question fonctionnelle », *in* Besse, Henri, Galisson, Robert (dir.), *Polémique en didactique. Du renouveau en question*, Paris, CLE International, p. 30-136.

Blanchet, Philippe, Coste, Daniel (2010), « Sur quelques parcours de la notion d'"interculturalité". Analyses et propositions dans le cadre d'une didactique de la pluralité linguistique et culturelle », *in* Blanchet, Philippe, Coste, Daniel (dir.), *Regards critiques sur la notion d'« interculturalité ». Pour une didactique de la pluralité linguistique et culturelle,* Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces discursifs », p. 7-27.

Castellotti, Véronique (2020), « La réception – compréhension – traduction en didactologie-didactique des langues : quelles conceptions, pour quelles orientations ? », *Penser les diversités linguistiques et culturelles. Francophonies, formations à distance, migrances*, *In-Pertinences,* vol. 2, n° 1. En ligne : https://dynadiv.univ-tours.fr/version-francaise/in-pertinences/debats-et-essais-2

Castellotti, Véronique (2017), *Pour une didactique de l'appropriation. Diversité, compréhension, relation*, Paris, Didier, coll. « Langues et didactique ».

Castellotti, Véronique, Debono, Marc (2018), « D'une mission "civilisatrice" à une centration "(socio)pragmatique" : une interprétation de l'évolution de la dimension culturelle en didactologie du FLE », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère et seconde,* n° 60-61, p. 41-62.

Chevrier, Sylvie (2003), *Le management interculturel*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? ».

[6] Au sens où l'entend François Jullien (2008), qui revendique un usage méthodique de la Chine qui consiste non pas à l'étudier pour elle-même, mais à approfondir sa tradition philosophique pour mieux éclairer, comme par contraste, notre culture philosophique gréco-latine.

Published in : BRETEGNIER, Aude ; DELORME, Vera ; NICOLAS, Laura (dir.), *"L'interculturel" dans l'enseignement supérieur. Conceptions, démarches et dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004031, doi : 10.17184/eac.9782813004031

Conseil de l'Europe (2018), *Cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer – Volume complémentaire avec de nouveaux descripteurs,* Strasbourg, CoE. En ligne : https://rm.coe.int/cecr-volume-complementaire-avec-de-nouveaux-descripteurs/16807875d5

Debono, Marc (2013), « Pragmatique, théorie des actes de langages et didactique des langues-cultures. Histoire, arrière-plans philosophiques, conséquences et alternatives », *in Castellotti, Véronique (dir.), Le(s) français dans la mondialisation,* Fernelmont, E.M.E., p. 423-447.

Debono, Marc (2019), « L'utilitarisme et sa critique en didactique des langues : les frontières du rationnel », *Travaux de didactique du français langue étrangère*. En ligne : http://revue-tdfle.fr/revue_publi.id_publi-162.html

Del Percio, Alfonso (2016), « The Governmentality of Migration : Intercultural Communication and the Politics of (Dis)placement in Southern Europe », *Language and Communication*, n° 51, p. 87-98.

Demorgon, Jacques (2005), *Critique de l'interculturel. L'horizon de la sociologie*, Paris, Economica.

Dervin, Fred (2012), *Impostures interculturelles*, Paris, L'Harmattan.

Duchêne, Alexandre (2009), « Marketing, Management and Performance : Multilingualism as Commodity in a Tourism Call Centre », *Language Policy*, n° 8, p. 27-50.

Duchêne Alexandre, Heller Monica (2012), *Language in Late Capitalism. Pride and Profit*, London, Routledge.

Galisson, Robert (1995), « En matière de culture le ticket AC-DI a-t-il un avenir ? », *Études de linguistique appliquée,* n° 100, p. 79-98.

Giordano, Christian (2008), « L'insoutenable innocence de l'interculturel », *in* Gohard-Radenkovic, Aline, Akkari, Abdeljalil (dir.), *Coopération internationale : entre accommodements interculturels et utopies du changement*, Paris, L'Harmattan, p. 161-170.

Heidegger, Martin (1990 [1965]), *Questions* III et IV, Paris, Gallimard.

Jullien, François (2008), *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, Fayard.

Lafontaine, Céline (2004), *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine,* Paris, Seuil.

Legendre, Pierre (2007), *Dominium Mundi. L'empire du Management*, Paris, Mille et une nuits.

Martin, Jacky (1982), « Essai de redéfinition du concept de traduction », *Meta*, vol. 27, n° 4, p. 357-374.

Maurer, Bruno, Puren, Christian (2019), *CECR : par ici la sortie !*, Paris, éditions des Archives contemporaines.

Merleau-Ponty, Maurice (1964), *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard.

Meynardi, Marc (2010), *Bien communiquer avec vos interlocuteurs chinois*, Paris, Afnor Éditions.

Nicolas, Loïc, Ravat, Jérôme, Wagener, Albin (dir.) (2020), *La valeur du désaccord*, Paris, éditions de la Sorbonne.

Puren, Christian (2005), « Interculturalité et interdidacticité dans la relation enseignement-apprentissage en didactique des langues-cultures », *Études de linguistique appliquée*, vol. 140, n° 4, p. 491-512.

Puren, Christian (2009), « *Les implications de la perspective de l'agir social sur la gestion des connaissances en classe de langue-culture : de la compétence communicative à la compétence informationnelle* ». En ligne : https://www.aplv-languesmodernes.org/spip.php?article1841

Puren, Christian (2015), « La réflexion méthodologique en didactique du FLE depuis la publication du CECRL, un domaine anémique en manque de saines polémiques », *in* Defays, Jean-Marc, Hammami, Samia, Maréchal, Marielle, *et al.* (dir.), *20 ans de FLES. Faits et gestes de la didactique du Français Langue Étrangère et Seconde de 1995 à 2015*, Bruxelles, E.M.E. Intercommunications, p. 195-216.

Prieur, Jean-Marie (2017), « L'Empire de mots morts. Lisons le CECR comme un cauchemar », *TDFLE,* n° 70. En ligne : http://revue-tdfle.fr/les-numeros/numero-70/21-l-empire-des-mots-morts-lisons-le-cecr-comme-un-cauchemar#sdfootnote1sym

Rappin, Baptiste (2015), *Heidegger & La question du Management*, Nice, éditions Ovadia.

Ricoeur, Paul (1969), *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*, Paris, Seuil.

Published in : BRETEGNIER, Aude ; DELORME, Vera ; NICOLAS, Laura (dir.), *"L'interculturel" dans l'enseignement supérieur. Conceptions, démarches et dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004031, doi : 10.17184/eac.9782813004031

Robert, Jean-Pierre, Rosen, Evelyne, Reinhardt, Claus (2011), *Faire classe en FLE : une approche actionnelle et pragmatique*, Paris, Hachette.

Robillard, Didier de (2008), *Perspectives alterlinguistiques*, Paris, L'Harmattan.

Romano, Claude (1999), *L'événement et le temps*, Paris, Presses universitaires de France.

Violette, Isabelle, Deschênes, Hermel (2012), *À la rencontre de soi et de l'autre. Guide d'adaptation interculturelle destiné aux étudiantes et étudiants de l'Université de Moncton*. En ligne : https://www.umoncton.ca/international/files/international/wf/EEI_%20guides%20et%20ressources%20pratiques_0.pdf

Wiener, Norbert (1952 [1948]), *Cybernétique et société*, Paris, Deux Rives.

Published in : BRETEGNIER, Aude ; DELORME, Vera ; NICOLAS, Laura (dir.), *"L'interculturel" dans l'enseignement supérieur. Conceptions, démarches et dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004031, doi : 10.17184/eac.9782813004031